

Genevieve Bühler-Thierry, Charles Meriaux, *La France avant la France (481-888)*

Paris, Belin, collection "Histoire de France", 2011, 688 pages, 36 euros

Mustapha Harzoune



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/600>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.600

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2011

Pagination : 142-143

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Genevieve Bühler-Thierry, Charles Meriaux, *La France avant la France (481-888)* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1294 | 2011, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/600> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.600>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Genevieve Bühler-Thierry, Charles Meriaux, *La France avant la France* (481-888)

Paris, Belin, collection “Histoire de France”, 2011, 688 pages, 36 euros

Mustapha Harzoune

RÉFÉRENCE

Genevieve Bühler-Thierry, Charles Meriaux, *La France avant la France* (481-888), Paris, Belin, collection “Histoire de France”, 2011, 688 pages, 36 euros

- 1 Revenons aux origines. Il est bon parfois d’y retourner, moins pour se souvenir que pour aider à comprendre et peut-être se libérer de quelques démons et fariboles. Là n’est certes pas le dessein des auteurs de *La France avant la France* (481-888), Geneviève Bühler-Thierry et Charles Mériaux. Ce volume appartient à une enthousiasmante entreprise des éditions Belin : rassembler en 13 tomes l’Histoire de France depuis 481 jusqu’en 2005. Joël Cornette, accompagné de Jean-Louis Biget et Henry Rousso, est à la manœuvre de l’ensemble. Cela donne une magnifique collection, riche d’une forte et belle iconographie, qui puise aux dernières découvertes de l’archéologie et à une relecture des sources écrites. En ouvrant les cuisines du “*métier d’historien*”, les derniers chapitres invitent à “*participer à la construction de l’histoire*”. “*Écrire l’histoire n’est jamais une activité neutre*” et, s’agissant des Mérovingiens, des Gaulois, des Francs, de la bataille de Poitiers ou de la défaite à Roncevaux, les auteurs montrent comment la postérité s’arrange avec l’histoire et les mémoires pour satisfaire d’autres objectifs que ceux de la connaissance et de l’entendement. Tout cela est passionnant et instructif.
- 2 La réhabilitation des Mérovingiens, puis la description de la société carolingienne offrent l’intérêt d’une plongée dans ce premier âge de la France : l’histoire du christianisme, de l’urbanisation, des constructions spatiales, des constitutions et démembrements des empires, des compositions politiques, des alliances et contre-

alliances ; l'émergence des élites ; l'histoire économique et bien sûr la longue formation d'un peuple dont l'origine se perd dans les mystères des brassages humains, culturels, linguistiques, où se mêlent les mondes gallo-romain, chrétien et germanique.

- 3 Ce *check up* historique, cette radiographie sociale permet de mesurer ce que la France d'aujourd'hui doit à cette France en ébauche, cette France d'avant la France : comment se mettent en place les principes organisationnels et idéologiques et les forces sociales au fondement d'une domination pluriséculaire : l'aristocratie en premier lieu (qui n'est pas composée des seuls Francs), le renforcement d'une *centralité* royale et l'amorce d'une sacralisation du pouvoir, les éléments culturels et religieux constitutifs d'une société, le poids du militaire et du foncier sur lequel se constitue le patrimoine (et la domination) aristocratique... Osons un anachronisme : cette aristocratie en formation et en devenir constitue, avant l'heure, une sorte d'Internationale, le Davos des Mérovingiens et des Carolingiens : à la fin du IX^e siècle, elle *“ne se définit pas par ses origines ethniques, ni même culturelles, mais par la multiplicité des points d'ancrage, l'étendue de ses réseaux et aussi par le service du roi. Pour ces élites, l'origine locale était moins importante que l'identité, qui reposait sur l'appartenance au groupe gouvernant l'empire, l'aristocratie impériale. Ce qui permet de concevoir l'empire comme un vaste réseau formé de l'ensemble de ces groupes de parenté, tous plus ou moins interconnectés.”*
- 4 Commencées dès le IV^e siècle, les transformations se font sur le mode de l'évolution plus que de la rupture, et ce dès l'arrivée en Gaule en 407 de ces Germains assimilés ici davantage à des *“migrants”* qu'à des barbares envahisseurs. La Gaule se transforme, devient un *“creuset”* (déjà !) : le *“creuset de nouvelles identités politiques : les royaumes romano-barbares des Wisigoths, des Burgondes et des Francs”, “d'ethnogenèse”* des peuples, d'un syncrétisme identitaire des traditions romaine, gauloise, germanique et d'autant d'adaptations. C'est au début du IX^e siècle que les Vikings ou Normands débarquent, tout aussi menaçants, davantage peut-être, que ces Sarrasins installés dans le sud du pays.
- 5 Si le Rhône, la Saône, la Meuse et l'Escaut semblent dessiner les limites *“naturelles”* du royaume de France, le traité de Verdun (août 843) qui marque la formation des *“frontières”* de la France médiévale ne correspond à aucune communauté déjà constituée. Quid de ce découpage *“alors qu'il s'agit en réalité de conglomerats de peuples et de territoires sans aucune unité”* ? *“En réalité, ainsi que l'avait bien vu déjà Fustel de Coulanges, ‘le partage ne fut pas fait pour les peuples, mais pour les ‘vassaux’, c'est-à-dire par et pour l'aristocratie impériale (...). C'est donc le regroupement des clientèles aristocratiques autour de chacun des rois carolingiens qui est le principal responsable de la ligne de partage entre les royaumes’.”*
- 6 Pas de territoire national qui ne soit proprement *“naturel”*, point non plus d'unité de langue sur laquelle fonder le ciment identitaire, le ciment distinctif. Ainsi, au temps de Charlemagne, *“il n'y avait pas une seule langue romane, ni de frontières linguistiques bien établies, et tout laisse penser que les grands personnages du monde carolingien devaient pouvoir se débrouiller dans les trois langues : latine, romane et germanique, comme le prouve la version trilingue du serment de Strasbourg que Nithard nous a conservée.”*
- 7 L'universalité portée par l'évêque de Rome aura raison d'un monde d'une prodigieuse diversité (voir Édouard Glissant, *Les Entretiens de Bâton Rouge*, Paris, Gallimard, 2008) et *“même si le début des persécutions systématiques ne commence qu'un bon siècle plus tard [milieu du X^e siècle], la logique d'inclusion et d'ordonnement de la société qui se développe*

à partir de l'époque carolingienne ne peut conduire, à terme, qu'à une logique d'exclusion", dont seront victimes les Juifs.

- 8 L'histoire est un legs et l'héritage est ici somptueux et imposant. Au cœur de ce patrimoine, se nichent, impalpables, les idées de mouvement, de bifurcations, de rencontres, d'échanges, de brassages et une forte dose de pragmatisme.